

1914-1918

Les Allemands à Laon

Au lendemain de l'armistice de 1918, les premiers mois de la paix retrouvée sont ceux de lourds bilans. À la tragique énumération des soldats morts s'ajoute la mesure écrasante des pertes matérielles. Dans les zones des combats, tout n'est que ruines : « Dans les premiers jours de décembre, le colonel Vercors et Martine roulaient en auto sur les routes défoncées menant à la montagne de Reims. La main dans la main, serrés l'un contre l'autre, le père et la fille, émus jusqu'au fond de l'âme, contemplaient ces terres retournées et labourées, nues et arides comme un tragique paysage lunaire. Elle semblait palpitante, cette terre rouge encore du sang versé là pendant tant d'années. Percée de tranchées, bordée de fils de fer barbelés, semée de canons brisés, de casques et de fusils, elle disait l'horreur de ces lieux de supplice et de suprême héroïsme. [...] Le lendemain, en passant par Craonne et Chermizy, ils arrivèrent à Chamouille. Du village, il n'y avait plus traces, seul un écriteau les guida. [...] Tous deux regardaient ce lieu dantesque, jadis enchanteur. »¹

En octobre 1918, les journalistes qui accompagnent les troupes libératrices rapportent cette même vision d'apocalypse, ces mêmes descriptions de villages anéantis et de villes ravagées. Néanmoins, leurs récits diffèrent lorsqu'ils relatent l'entrée dans Laon délivrée. Gustave Babin, reporter de guerre de *L'Illustration*, écrit : « L'arrivée, par le faubourg de Semilly, le long de la belle route nationale bordée d'arbres séculaires, tous debout, pas même ébranchés, pas même éclaboussés de balles ; la traversée du faubourg, avec ses maisons intactes, aux vitres et aux meubles près, est déjà une surprise. C'est bien la première fois que, dans cette guerre, nous avons cette impression, et nous n'en croyons pas nos yeux. [...] Enfin, nous voici dans une ville vivante, à peine blessée, çà et là ; quelques maisons seulement, une belle église vénérable, Saint-Martin, éventrées par les obus. Tous ces dégâts sont réparables. [...] C'est la joie partout, depuis hier matin. Des femmes sourient au seuil des portes ; les hommes saluent ; les enfants tendent leurs menottes à serrer. [...] Pour être juste, il faut reconnaître que les Allemands ne furent pas, à Laon, aussi féroces que dans maints autres lieux. »²

Les photographies attestent cette impression d'une « ville vivante, à peine blessée ». Une page du *Pays de France*³ présente six photographies des villes d'Armentières et de Laon. Le contraste entre ces clichés est total. Deux d'entre

1. Bibl. mun. Laon, Aline Méléra, *Les Filles de Jephté*, roman manuscrit inédit, 1924.

2. Gustave Babin, « Une heure dans Laon délivrée », *L'Illustration*, 19 octobre 1918.

3. *Pays de France*, 24 octobre 1918.

eux montrent l'hôtel de ville et l'église de la ville du Nord : des amas de pierres et de poutres, seuls les arcs-boutants et une tour mutilée permettent de reconnaître l'édifice religieux. Aucune trace d'âme humaine. Un paysage totalement minéral, complètement désert. Laon bénéficie de quatre photographies : place Saint-Martin, place de l'hôtel de ville, rues Saint-Martin et Châtelaine. Les maisons sont intactes, les murs debout. Les traces de la guerre s'y remarquent à peine ; le toit du théâtre est éventré et les dégâts de l'église Saint-Martin sont à peine visibles. Surtout, ces vues présentent des rues animées. La population est présente et pose pour le photographe comme elle le faisait avant guerre. Une mère de famille, précédée de sa petite fille, semble revenir de courses ; les hommes discutent sur la place de l'hôtel de ville ; une jeune femme portant un long tablier blanc revient probablement de son travail, tandis qu'un couple endimanché, monsieur cravaté, madame chapeauté, regardent les vitrines : des scènes de la vie ordinaire.

Ces reportages n'ignorent pas les quatre années d'occupation que la ville connut. Sur l'un des quatre clichés photographiques apparaît le grand panneau, écrit en allemand, signalant l'entrée d'un foyer du soldat. Gustave Babin évoque les réquisitions subies par la population, le pillage des jardins et des caves, les contributions de guerre. Ces articles laissent néanmoins l'impression d'une ville épargnée où la vie reste agréable : « Du pied de la colline, j'ai jeté un dernier regard émerveillé sur la ville, si belle, si calme, juchée sur la cime, accrochée aux flancs de sa colline ensoleillée, sur sa vieille cathédrale grise. Et puis nous sommes repartis. À une lieue, nous retrouvons les marques de la sauvage lutte, les dévastations, les toits écroulés, les murs éventrés, les foyers détruits. »⁴

Pourtant les conséquences de la guerre sont bien réelles. Au 13 octobre, jour de la libération de la ville, il ne reste que 4 356 habitants sur les 16 262 qui la peuplaient en 1914. Les victimes civiles s'élèvent à 59. La vie économique est ruinée, les moyens de transport n'existent plus, la voirie est très endommagée. Le travail est rare, le matériel industriel ayant été pillé et emporté en Allemagne. La pénurie des biens de subsistance, des vêtements, du charbon rend la vie quotidienne très difficile. La ville manque de logements, le coefficient de destructions atteint près de 35 %. Sur les 2 750 immeubles recensés avant-guerre, 390 sont totalement détruits, 44 inhabitables, 600 sérieusement endommagés et 1 500 détériorés, saccagés ou souillés. Le 26 novembre 1918, Georges Ermant, sénateur et maire de Laon, dépose devant la Commission d'enquête chargée de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens : « Je jure de dire la vérité. L'occupation de Laon a été marquée par des vols et par des exactions. Les maisons abandonnées ont été dévalisées par les officiers et les soldats les occupaient. [...] Dans certains établissements militaires, il y a eu destruction systématique des charpentes et de tout ce qui pouvait servir au chauffage. [...] À la cathédrale, malgré mes protestations, les chêneaux, les tuyaux de descente, les

4. G. Babin, *art. cit.*

faîtages en cuivre, les cloches et nombre de tuyaux d'étain des grandes orgues ont été enlevés.»⁵ Une enquête menée par les autorités militaires sur « les exactions, les actes de pillage, de vandalisme et de cruauté commis par les Allemands pendant leur occupation de la ville de Laon » liste tous les faits s'y rapportant et conclut : « Ils sont aussi graves que regrettables et engagent lourdement et indiscutablement la responsabilité des Allemands qui les ont couverts de leur autorité. Ils traduisent en tout cas la volonté nettement réfléchie de réduire en quelque sorte en esclavage toute une population et sont contraires aux plus élémentaires principes de justice.»⁶

À la lecture de ces documents, les uns privilégiant l'incroyable état de conservation de la cité, les autres attestant les conditions abusives de l'invasion allemande, il est légitime de s'étonner. Que furent exactement les 1502 jours de l'occupation de la ville, entre le 2 septembre 1914 et le 13 octobre 1918 ? Deux moments distincts peuvent être déterminés. Le premier est celui où Laon est une ville de garnison éloignée du front. Le vert de gris de l'uniforme allemand remplace le rouge garance des pantalons de l'armée française. Le second est celui où le noir caractérise l'ensemble de la situation, où les combats touchent directement la ville. Les opérations militaires de 1917 sont le pivot de ces deux périodes, précipitant la situation de Laon d'une ville placée en arrière du front en une ville dans la guerre.

La déclaration et les premiers moments de la guerre

1^{er} août 1914, l'ordre de mobilisation générale est proclamé : « Il y a vingt-cinq ans ce matin que j'ai vu mon frère pour la dernière fois. Pour la dernière fois, il a dormi sous le toit paternel, dans la maison natale qu'il ne reverra plus jamais. Gabrielle ne s'est pas levée, il est allé l'embrasser dans son lit. Je l'accompagne avec Marguerite-Yerta. Il monte dans un wagon encombré de soldats joyeux, aux cris de : "À Berlin". Nous nous embrassons à plusieurs reprises et je laisse à Marguerite le dernier baiser. Je le regarde, je ne le verrai plus. Il y a en lui, dans ses yeux, quelque chose de lointain déjà et qui nous dépasse, à travers nous. Le train part, il se penche, mais tout de suite il nous quitte des yeux et fixe l'horizon. Il ne se retournera plus. Il se profile sur la montagne de Laon. Il est parti. Parti vers les souffrances, vers l'héroïsme et vers la mort.»⁷

Le mois d'août est celui de la défaite, de la retraite. Ce qui marque fortement les Laonnois pendant cette période est l'arrivée des réfugiés belges et français qui fuient l'offensive allemande : « Elles [Mme Dupetitmesnil et Martine] allèrent ainsi en silence jusqu'à la porte de la rue et, là, regardèrent la route encombrée de soldats et d'émigrants. Depuis une semaine, nuit et jour, elles se

5. République française, *Rapports et procès-verbaux d'enquête de la commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens*, Paris, 1919, p. 185.

6. *Ibid.*, p. 188.

7. A. Méléra, *Mon cahier vert, 2 août 1939*, manuscrit inédit, Bibliothèque de Laon.



BLATT 5

STRASSEN-BILD IN LAON
NACH EINER ZEICHNUNG VON KARL LOTZE

dévouaient pour les soldats et les civils, soulageant les uns, réconfortant les autres, allant d'une douleur à une douleur encore plus grande. [...] Courant d'une pièce à une autre, pansant un blessé, donnant les soins aux émigrants, allant aux nouvelles, interrogeant les soldats, Martine et sa grand-mère vivaient des moments d'affreuse anxiété.»⁸

Les derniers soldats français quittent Laon le 1^{er} septembre quelques heures avant l'arrivée des troupes allemandes. Seules quelques échauffourées entre l'arrière-garde de l'armée française et les patrouilles de l'armée allemande sont à noter. L'occupation de la ville s'effectue, comme en témoignera Georges Ermant, maire de Laon, «le plus simplement du monde» : «La première patrouille allemande atteint le faubourg de Vaux-sous-Laon le 1^{er} septembre à la nuit déjà tombée ; elle ne s'aventura pas dans la ville, mais l'officier qui la commandait fit demander au maire de descendre le trouver. Le maire, estimant que sa place était à l'hôtel de ville où il attendit jusqu'à minuit, s'y refusa. La patrouille passa la nuit sous un hangar agricole à la limite nord du territoire communal ; le lendemain 2 septembre vers 6 heures du matin un lieutenant de dragons pénétrait dans la maison commune et prenait possession de ce qu'il appelait la Forteresse de Laon»⁹.

La ville s'apprête à vivre quatre ans d'occupation.

Laon, ville de garnison allemande

«Le maire de Laon informe la population que l'armée allemande ne causera aucun dégât si les habitants ne se livrent à aucun acte d'hostilité.»¹⁰ Malgré la menace contenue dans ce message, les troupes allemandes souhaitent adopter une attitude respectueuse et loyale : si les habitants se tiennent tranquilles, elles agiront de même. Rapidement, la ville retrouve sa physionomie antérieure, celle d'une ville de garnison.

À la préfecture s'installe, le 4 septembre, le haut état-major de la 7^e armée commandée par le *Generaloberst* Oskar von Heeringen, ancien ministre de la guerre de Prusse de 1909 à 1913, remplacé le 28 août 1916 par le général Max von Boehm. Guillaume II s'y rend dès le 1^{er} octobre 1914 ; il reviendra régulièrement à Laon pendant l'année 1915, notamment le 27 janvier, jour de son anniversaire, témoignage de l'estime qui devait exister entre l'empereur et son ancien ministre. La *Kommandantur*, chargée de l'administration de la commune, occupe l'hôtel de ville. Neuf commandants s'y succèdent jusqu'en 1918. Leur attitude à l'égard de la population est très diversement ressentie, de la bienveillance du *Rittmeister* Evers à la brutalité du major von Stockhausen : «Le major von Stockhausen, de la *Kommandantur*, a été fait à l'image des sangliers des forêts de la Westphalie où il a pris naissance. Sa figure rouge et renfrognée, sa barbe noire et

8. *Id.*, *Les Filles de Jephthé*, *op. cit.*

9. Georges Ermant, «L'occupation à Laon», *Le Monde illustré*, 21 janvier 1922.

10. Arch. com. Laon, 4H79, avis du maire à la population du 2 septembre 1914.

ses yeux dissimulés sous des sourcils en broussailles lui donnent l'aspect d'une bête sauvage.»¹¹

L'armée allemande organise ses cantonnements. Les troupes investissent les casernements délaissés par l'armée française, la caserne Hanique du Champ Saint-Martin, la caserne Thérémin d'Hame, l'arsenal Saint-Vincent, la citadelle et, en ville basse, les bâtiments du nouveau quartier à Semilly. Les collèges et lycées sont occupés, tout comme le presbytère de la cathédrale. Les remises situées sur les remparts du Nord sont utilisées comme écuries pour les chevaux ou garages pour les automobiles. Un bâtiment de la rue Méchain sert de remise pour entreposer de la chaux, du bois et les brouettes du service de la voirie. Du bois est également stocké dans le cloître de la cathédrale. Des poulaillers militaires sont ouverts près du cimetière Saint-Just, des clapiers à lapins dans le baraquement de la société de gymnastique. La police militaire s'installe à la place du commissariat, place de l'hôtel de ville. Le conseil de guerre investit tout naturellement la salle d'audience du tribunal. Le service de typographie est abrité dans une maison de la rue Vinchon ; plus loin, la boulangerie militaire continue d'utiliser les locaux de la Manutention (boulangerie et magasins à vivres).

Si la présence militaire allemande s'étend sur l'ensemble du Plateau, elle est tout aussi concrète dans les faubourgs de la ville. Les troupes sont logées dans les écoles totalement ou partiellement réquisitionnées. La gare devient militaire, une Kommandantur y est installée, un quai de débarquement est établi sur la ligne menant à Hirson. Des garages automobiles sont construits sur la place. L'église Saint-Marcel est transformée en logements pour les infirmiers et infirmières, la sucrerie en magasin d'approvisionnement pour les hommes et les chevaux, une usine proche en magasin de matériel pour le Génie. Un champ d'aviation est aménagé sur la route de Crécy avec hangars et maisons. Vaux accueille le service de photographie et une pharmacie, Ardon les lavoirs.

À côté de ces cantonnements s'ouvrent de nombreux foyers. Les officiers bénéficient de *Kasino* installés dans les plus belles demeures de la ville : « M. le capitaine K. de la Kommandantur a l'amabilité de nous conduire à travers les nombreuses installations modèles placées sous sa surveillance qui ont été créées pour le bien-être de nos soldats. Il n'y a pas moins de 32 exploitations installées et dirigées par la *Kommandantur*. C'est ainsi qu'il y a un casino avec neuf salles à manger et salles de réunion et avec lesquelles communiquent par des portes qui ont été percées dans les murailles trois maisons dortoirs avec 28 lits dans 23 chambres¹². Un second *Offizierheim* se trouve dans une autre rue¹³ avec une salle à manger, un *Biergarten* et 17 chambres à coucher avec 20 lits. Non content de cela, on a aménagé pour les officiers qui arrivent tard le soir et repartent de grand matin, en bas, à la gare, un autre *Offi-*

11. Jean Marquiset, *Les Allemands à Laon*, Laon, 1919, p. 59.

12. Le *Trier Weinstube* occupant l'hôtel particulier Louis XIII, rue Saint-Martin.

13. Rue Sérurier.

zierheim afin de leur éviter la montée pénible de la ville. »¹⁴ Des *Soldatenheim*, foyers pour soldats, sont ouverts pour les hommes de troupe, au Petit-Saint-Vincent ou dans la maison d'un ancien avoué de la rue Marquette sur le Plateau, au *Café du commerce* et au *Café de la gare* dans la ville basse. « Au *Soldatenheim II*¹⁵ est une grande salle où quotidiennement sont distribués en moyenne deux cents déjeuners consistant en soupe, rôti, légumes et pommes de terre pour 50 pfennigs. »¹⁶ La salle de l'Agence est transformée en restaurant-concert. Le théâtre est réquisitionné pour le divertissement des soldats ; les Allemands y installent l'électricité et y ouvrent la première salle de cinéma que la ville connut. Pour les joies de l'eau, officiers et soldats se retrouvent tous aux bains installés sur la rivière de l'Ardon. Et, pour les plaisirs de la chair, des bordels sont destinés au soulagement des hommes ; une photographie parue dans le journal allemand *Die Woche* du 17 janvier 1915 présente un groupe de soldats et de jeunes filles posant devant une maison de Laon. « Il y avait au village quelques femmes, la grande Marie et Zoé la rousselotte, qui se vendaient aux soldats pour manger à leur faim. Leurs maris étaient à la guerre et, sous prétexte de ne pouvoir laisser pâtir leurs enfants, elles s'étaient jetées dans une honteuse vie de débauche. Elles ne sont pas des femmes, pensait Martine, elles ne sont que des femelles d'Allemands. »¹⁷

Le centre-ville retrouve son activité commerciale avec l'installation de nombreux magasins allemands. On y trouve une librairie, une maison de la presse, une papeterie, une horlogerie et une bijouterie, un bazar pour les officiers et un autre pour les hommes de troupe, un buraliste, des salons de coiffure, des boulangeries et une *Deutsche Konditorei mit Kaffee* (salon de thé), un tailleur, un marchand de dentelles et un autre de chaussures, plusieurs cafés et même un bureau de change, *Wechselstube*. Une gravure intitulée *Strassenbild in Laon (Scène de rue à Laon)* présente une vue de la principale artère du centre-ville, la rue du Bourg. La vie y apparaît très animée : des cavaliers, des charrettes, des chariots tirés par des chevaux encombrant la rue au milieu de nombreux soldats à pied ; une enseigne, *Zigarren Verkaufsstelle*, signale le marchand de tabac ; des drapeaux allemands et un panneau signalétique indiquant la direction de la gare, *Bahnhof*, certifient la présence allemande. Côtayant cette animation, des femmes regardent les vitrines ou discutent à la porte d'une boutique, une voiture hippomobile transporte des civils, quelques enseignes, dont celle de la *Grande maison* rappellent la vie d'avant-guerre. Par un subtil mélange de scènes d'occupation et de représentation de la vie civile, cette gravure idéalise la situation qui pourrait être celle d'une quelconque ville de garnison en temps de paix.

14. Georges Wegener, « Promenades dans le Laon allemand », *Kölnische Zeitung*, 17 décembre 1915.

15. Le Petit-Saint-Vincent.

16. G. Wegener, *op. cit.*

17. A. Méléra, *Les Filles de Jephté*, *op. cit.*



KONZERT AUF DEM KOMMANDANTURPLATZ IN LAON
NACH EINER ZEICHNUNG VON KARL LOTZE.

Concert sur la place de la Kommandatur (place de l'Hôtel-de-Ville) de Laon, par Karl Lotze (Arch. dép. Aisne, 6 Fi Laon, coll. Karl Lotze 12).

Laon, un riche passé

Une ville de garnison en temps de paix, c'est bien l'image que les Allemands essaient de donner de Laon. Un essai, *Aus Laon's Vergangenheit (Le passé de Laon)*, écrit par A. Seitz, aide-major de réserve, propose au soldat allemand quelques pages de l'histoire de la ville dans un style bien souvent lyrique : « Vous, murs de la Ville de Laon, vous nous parlez d'ascension et de décadence, de floraison et de ruine. Sans doute, vous entourez toujours une grande partie des lieux confiés autrefois à votre protection, mais depuis longtemps la ville, en s'accroissant, a fait sauter l'enceinte de pierre qui la resserrait et les fossés ont été comblés. Comme une verte couronne, la magnifique allée d'ormes centenaires entoure aujourd'hui la tête chenue de Laon. [...] À travers le paysage béni résonne à nos pieds pour la troisième fois dans le cours des temps le pas d'airain des fils et défenseurs de l'Allemagne et de la réalité. »¹⁸ Ce regard est repris par

18. A. Seitz, *Aus Laon's Vergangenheit*, Laon, Inspection d'étape, 1916, p. 16.

de nombreux journaux allemands qui proposent à leurs lecteurs des articles sur la ville.

L'édition de cartes postales, vendues à la pièce ou en carnets, complète l'aspect touristique de la présence allemande. Ces cartes représentent des panoramas de la ville, les principaux monuments, notamment la cathédrale photographiée sous tous les angles. Les remparts et ses vieilles portes fortifiées ne sont pas oubliés, ainsi que la chapelle des Templiers, la *Kommandanturplatz mit Rathaus*, la citadelle ou la gare. Tout comme les anciennes cartes françaises, ces cartes allemandes sont souvent animées. Elles n'en diffèrent que par la présence presque exclusive de militaires et les civils, à de très rares exceptions, sont absents : ce sont des officiers sur la place de la Gare, des hommes de garde devant la préfecture, des troupes au repos dans la caserne de Semilly. La guerre en est la plupart du temps absente ; seule concession en est faite pour les blessés de l'hôtel Dieu qui posent avec leurs bandages et le nouveau cimetière militaire du Plateau Saint-Vincent en raison de son aspect spartiate et monumental. L'impression de paix et de pacifisme ressort de ces documents comme le suggère le titre d'un bel album de photographies publié en 1917, *Spaziergang durch Laon (Promenade dans Laon)*.

L'œuvre des peintres de guerre est un témoignage essentiel de la guerre. Au lendemain de son hospitalisation à Laon, Karl Lotze, artiste né près de Hanovre, est attaché à la 7^e armée en tant que peintre de guerre. Sa production ne laisse pas transparaître une autre impression de paix et de pacifisme. Ses estampes, diffusées dans une pochette de 12 en grand format (44,6 x 37,7 cm) ou en carnets de cartes postales, sont composées essentiellement de vues générales de la ville et de représentations de ses monuments. Y apparaissent quelques instantanés de la vie quotidienne, deux cavaliers se dirigeant vers la porte des Chenizelles, des sœurs augustines quittant l'hôtel Dieu. Le reste de son œuvre représente des moments pacifiques de la vie militaire, un Noël, une veillée musicale dans la cathédrale ou un concert de la fanfare sur la place de l'hôtel de ville. Seules de rares gravures possèdent un caractère légèrement plus guerrier, un défilé de soldats armés sous la porte d'Ardon, une troupe de Uhlans à cheval dans les rues de la ville.

Activités festives des troupes d'occupation

Des moments importants ponctuent régulièrement la vie militaire. Le 27 janvier, jour de l'anniversaire de Guillaume II, de grandes cérémonies sont programmées en l'honneur de l'empereur. La ville est décorée : « C'est le triomphe du sapin. La façade de l'hôtel de ville, celle du théâtre, le kiosque à musique s'assombrissent de cette verdure funèbre tandis que des guirlandes de lierre enlacent de grands mâts blancs qui portent des écussons blanc et rouge, blanc et vert, noir et blanc aux couleurs des États de l'Allemagne. »¹⁹ La veille

19. J. Marquiset, *op. cit.*, p. 73.

au soir se déroule le *Zapfenstreich*, une retraite aux flambeaux aux sons des tambours. Tôt le matin, après une aubade où résonne l'hymne allemand, ont lieu les services religieux, catholique, puis protestant à la cathédrale, juif au musée transformé en synagogue. À 11 heures, une imposante prise d'armes se déroule sur la place de la mairie ; la fanfare militaire prend place sur une estrade et ponctue chaque moment de la cérémonie qui commence par le couronnement de lauriers du buste de l'empereur placé sur les marches du perron de l'hôtel de ville. Après le passage en revue des troupes, le général d'armée rejoint les officiers de son état-major, prononce une allocution et lance trois hurrahs repris par l'ensemble de l'assistance. Une remise de décorations termine la cérémonie.

L'après-midi un concert est donné dans la salle des fêtes de la mairie. Au programme de la *Musikalische Fest-Auffuehrung* de 1916 sont inscrites des œuvres de compositeurs allemands, Konradin Kreutzer ou Carl Maria von Weber ; le chœur d'hommes de l'armée, composé d'une centaine de soldats, créé par un artiste de premier ordre, Fritz Stein, *Kapellmeister* de la Cour de Saxe-Meiningen, y interprète des chants populaires (*Der Jaeger aus Kurpfalz*²⁰) ; le baryton Reinhold Gerhardt y chante le courage des soldats (*Der Grenadier* d'Otto Heine), la soprano Agnès Braunfels y glorifie l'empereur (*Gebet für den Kaiser*²¹). «La musique est pour nous, non pas comme pour les Français, une chose légère qui plaît à l'oreille, mais grave au contraire, et noble et morale. Elle contribue, tout comme un sermon, à élever l'âme, à développer les sentiments généreux, l'amour de la patrie. Chez nous, chacun chante et comprend le sens de la musique ; et quand les soldats quittent leurs tranchées, fatigués, les nerfs brisés et entendent un concert religieux, des airs populaires de leur enfance ou même de la musique savante, ils sentent leur âme s'élever, leur enthousiasme se réchauffer et ils communient dans l'amour de la patrie.»²² Ces propos d'un Allemand rapportés par Jean Marquiset expliquent l'importance de la musique dans les festivités organisées par les troupes d'occupation. Chaque dimanche, un concert spirituel, *geistliches Konzert*, est donné en la cathédrale ; le 36^e, du 23 janvier 1916, voit le retour de la soprano Agnès Braunfels et du baryton Reinhold Gerhardt, tandis que le Dr. Fritz Stein joue de l'orgue. L'affiche annonçant le concert précise qu'il a lieu à cinq heures de l'après-midi et que son entrée est gratuite. Chaque dimanche matin, un concert de la fanfare militaire se déroule sur la place de la mairie. Noël est aussi l'occasion de reprendre en chœur, au cours d'une veillée commune où aumôniers et pasteurs commentent ensemble le récit évangélique de la nativité, les chansons traditionnelles : *Stille Nacht, heilige Nacht, O Tannenbaum, Gold und Silber...*

Avec la musique, le théâtre constitue un divertissement privilégié proposé aux troupes. «La saison théâtrale vient d'ouvrir, pour quelques jours seulement.

20. *Le Chasseur du Kurpfalz*.

21. *Prière pour l'empereur*.

22. J. Marquiset, *op. cit.*, p. 95.

[...] À cette occasion les Allemands remettent le théâtre en état, installent la lumière électrique et ornent le foyer de meubles ramassés dans les meilleurs salons.»²³ Au répertoire de ce mois de juin 1915, deux pièces sont montées : *Weh' dem, der luegt!*, écrite par un dramaturge autrichien, Franz Grillparzer, et *Komtess Guckert* de Franz von Schoenthan et Franz Koppel-Ellfeld. Il en coûte un mark pour les loges et les places du premier rang, un demi-mark pour le parterre et les places du second rang et seulement 20 pfennigs pour les places debout. Le 15 août, c'est une pièce historique, *Die Anna Lise* d'Hermann Hersch, qui est jouée avec les costumes confectionnés par le *Theatergarderobenfabrik* de Düsseldorf. À cette occasion, le prix des loges grimpe à 1,50 mark.

C'est au théâtre qu'est installé le *Lichtspiel*, le cinéma. Des expositions sont proposées aux soldats : «Ils font en ce moment au musée une exposition d'œuvres du peintre Volbehr. C'est assez curieux ! Beaucoup de portraits d'officiers allemands traités à larges coups de pinceaux.»²⁴ Des bibliothèques proposent des livres et les journaux allemands. Pour conforter le moral de la troupe, l'état-major de la 7^e armée édite un journal, le *Kriegszeitung*, petit format de 4 ou 8 pages, tiré entre 20 000 et 40 000 exemplaires et distribué gratuitement aux soldats.

Laon, une ville à l'arrière du front

En avril 1917, au moment de l'offensive Nivelle sur le Chemin des Dames, Jean Marquiset note dans son journal : «La canonnade tonne comme jamais nous ne l'avons entendue : c'est un roulement ininterrompu, le *Trommelfeuer* auprès duquel la canonnade de septembre 1914 n'est rien, et que ponctue par instants le rugissement des grosses pièces.»²⁵ À peine éloignée d'une vingtaine de kilomètres des champs de bataille, la ville n'ignore pas les combats tout proches. Néanmoins, cette distance est suffisante pour éviter qu'elle en vive, pendant les premières années de l'occupation, les batailles meurtrières, ou en subisse les conséquences destructrices que connaissent les villages situés au sud de la butte : «Bien souvent, la nuit, entendant le clairon d'alerte, Martine se réveillait et, dans la nuit grise, elle apercevait la silhouette noire d'un soldat. Aussitôt, de tous les baraquements, de toutes les maisons, de toutes les caves, les soldats sortaient en hâte, attachant leurs ceinturons, leurs casques, leurs sacs et leurs fusils. Elle les voyait partir vers les gorges de la mort, silencieux et accablés. Au sortir du village, la route de Cerny était noire de leur sang.»²⁶

Les combats que la ville connaît pendant les deux premières années de l'occupation se limitent aux opérations aériennes : «Les avions étaient les

23. *Ibid.*, p. 97.

24. *Ibid.*, p. 57.

25. *Ibid.*, p. 203.

26. A. Méléra, *Les Filles de Jephthé*, *op. cit.* (le récit se déroule à Chamouille).

seules choses françaises que l'on pouvait voir, appeler, bénir, eux seuls, planant dans le ciel, pouvaient passer les lignes.»²⁷ Les Allemands aménagent des abris dans les souterrains de la ville réservés aux troupes et diffusent, auprès de la population, les précautions à prendre en cas de bombardements : « Aussitôt que des avions français seront canonnés par l'artillerie allemande, tous les habitants devront rentrer dans les maisons. Le séjour dans les rues et sur les places, ainsi qu'aux fenêtres, est défendu par suite du danger de blessures que pourraient causer les éclats. Les habitants des maisons devront ouvrir immédiatement leurs portes pour que les personnes militaires ou civiles, auxquelles l'entrée ne devra dans ce cas pas être défendue, puissent chercher abri dans les maisons.»²⁸

À cette époque où l'aviation n'en est qu'à ses débuts, tout combat aérien au-dessus de la ville devient un événement exceptionnel qui retient l'attention des Laonnois. Celui du 31 mars 1916 qui oppose un avion français venu bombarder la gare à un aéroplane allemand touche le plus la population : « Soudain on voit l'avion français s'arrêter, puis une aile se détache : l'oiseau est blessé à mort. [...] Il tombe, le pauvre avion français, il tombe, l'aile détachée tournoie, l'autre se détache également, le long fuseau d'argent glisse emporté dans un mouvement gyrotaire [sic], le moteur prend feu et l'on aperçoit une légère fumée.»²⁹ L'avion s'écrase derrière les hospices de Montreuil, le long de la voie ferrée ; les deux aviateurs furent tués, le lieutenant Jean Moinier et le caporal Frédéric Quellenec. Les Allemands leur rendirent un vibrant hommage et les inhumèrent, après de grandioses et émouvantes obsèques auxquelles la population civile ne fut pas conviée, dans le cimetière militaire allemand du Plateau Saint-Vincent.

Hormis ces rares combats, la ville reste épargnée de tout engagement militaire. Néanmoins, des accidents surviennent régulièrement. Le 3 janvier 1918, le maire déplore la mort de Madame Frion, âgée de 69 ans, décédée à la suite de l'explosion d'une grenade abandonnée : « Ce n'est pas la première fois, hélas ! que ces explosifs sont oubliés » conclut-il dans un courrier qu'il envoie au commandant Kaltenbach³⁰. Le 4 mai 1916, à dix heures du matin, « une violente secousse ébranle la ville tout entière à la manière d'un mouvement sismique ; les maisons oscillent, les murs frémissent, les portes s'ouvrent, les plafonds menacent de tomber et les vitres se laissent choir avec fracas.»³¹ La citadelle vient de sauter, les remparts sud sont effondrés, plusieurs maisons de la sente de la Valise sont complètement détruites. Cette catastrophe fait 3 morts et 4 blessés civils³², 82 militaires tués et 120 blessés.

27. *Ibid.*

28. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand n° 34, 19 septembre 1915.

29. J. Marquiset, *op. cit.*, p. 145.

30. Arch. com. Laon, 4H92, lettre du 3 janvier 1918 de la mairie à la *Kommandantur* de Laon.

31. Jean Marquiset, *op. cit.*, p. 149.

32. Les 3 morts furent Pauline Rabache, 29 ans, décédée lors de son transport à l'hôtel Dieu, Marie Turquin, épouse Coussant, 61 ans, et Georges Guelle ; les blessés souffrirent de plaies ouvertes, de fractures ou de simples contusions.

Lors de la retraite d'août 1914, des soldats alliés étaient demeurés dans les zones envahies et, pour échapper à la captivité, avaient revêtu des habits civils. Les Allemands les recherchèrent activement : « Il est décidé que tous les soldats français, anglais et belges qui circulent encore en arrière de nos lignes ou dans le district de l'Étape et qui se rendront volontairement aux autorités allemandes jusqu'au 15 mars 1915 ne seront pas punis, mais seront traités comme prisonniers de guerre. À partir du 16 mars 1915 tous les soldats ennemis civils arrêtés seront fusillés. Les habitants qui donneront le logis, les vivres ou accorderont des secours en argent, ceux qui auront connaissance du séjour des soldats visés plus haut et qui n'en rendront pas compte à l'autorité allemande la plus proche, seront punis dans les mêmes conditions que ces soldats. Toutefois les cas peu graves seront punis de travaux forcés. »³³ Une affiche bilingue annonce ainsi que, le 27 novembre 1915, le capitaine François Édouard Fauchez du 205^e régiment d'infanterie de réserve, qui circulait en civil dans les rues de Laon, a été passé par les armes : « Par mesure de grâce on renonce à une punition de la ville et de différents membres de la commune, parce que le séjour de l'officier avait été annoncé à la Kommandantur. »³⁴ Pendant le temps de l'occupation, vingt soldats sont fusillés pour l'ensemble du département de l'Aisne ; trois exécutions ont lieu à Laon dans les fossés de la citadelle.

Les défilés de prisonniers ponctuent régulièrement la vie militaire et rappellent aux habitants la triste réalité de la guerre d'autant plus que les autorités allemandes se complaisent à les faire grimper sur le Plateau pour se rendre à la gare afin de démoraliser la population. Tout contact est évidemment interdit, sous peine de fortes amendes, voire d'emprisonnement. L'installation de camps de déportation d'ouvriers belges³⁵ ou de soldats russes³⁶ utilisés à des travaux d'aménagement et de terrassement, est une autre image de la guerre à laquelle les civils sont confrontés : « Une équipe de vingt prisonniers russes arriva un matin à la Mulatière pour démolir le mur du jardin dont les pierres devaient servir à combler les trous de la route. C'était une poignée de misérables dont les bottes en carton laissaient passer leurs pieds couverts d'engelures saignantes. Leurs capotes de gros drap noir, toutes déchirées et usées, couvraient à peine leurs membres grêles. La barbe flottante, les cheveux tombant sur leurs épaules et surtout l'infini douceur de leurs yeux dans leurs traits primitifs émouvaient le cœur jusqu'à la pitié. »³⁷

Les actes de sabotage et d'espionnage de la part de civils ou de militaires envoyés derrière les lignes préoccupent les forces occupantes qui multiplient les mises en garde : « Il est arrivé ces derniers temps, qu'à différents endroits, il a été essayé de détériorer les réseaux téléphoniques par la destruc-

33. Bibl. mun. Laon, 20 plano 13, ordre allemand du 1^{er} mars 1913.

34. *Ibid.*, affiche de l'Inspection des Étapes, 27 novembre 1915.

35. Dans le cadre du bataillon ZAB7, 1 500 Belges sont déportés et conduits à Laon en 1917 pour la construction d'une ligne de chemin de fer joignant, en un demi-cercle, celles de Reims, Hirson et Soissons.

36. Le *Barbara Lager* ou camp des Barbares installé près de Semilly en octobre 1917.

37. A. Méléra, *Les Filles de Jephthé*, *op. cit.*



Convoi de prisonniers français à Ardon en 1917 (coll. SHHP).

tion des isolateurs et en jetant du fil de fer par-dessus ces réseaux. L'inspection des étapes avise la population que des délits semblables seront strictement punis et, qu'en cas de répétition de ceux-ci, la peine frapperait la commune entière.»³⁸ Un avis placardé sur les murs de la ville annonce que, le 6 septembre 1915 à 6 heures du matin, le caporal Gilbert du 45^e régiment territorial a été fusillé, «atterri (sic) par un avion français en vêtements civils dans le pays occupé par l'armée allemande il a fait l'espionnage à l'aide de pigeons voyageurs.»³⁹

De nombreux hôpitaux militaires, *Kriegslazarett*, sont installés. Ils se concentrent à l'ouest du plateau autour de l'hôtel Dieu que se partagent les services médicaux allemands qui dirigent l'établissement et les services civils⁴⁰. En

38. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand n° 45, 2 octobre 1915.

39. Bibl. mun. Laon, 2 plano 13, avis du Quartier général allemand du 6 septembre 1915.

40. Un hôpital civil provisoire fut installé dans les locaux de l'école privée *La Providence* dans les premiers mois de la guerre.

plus de l'hôpital général, le lycée national, l'école normale, la caserne Thérémin d'Hame, une partie de la caserne Hanique du Champ Saint-Martin sont aménagés en centres sanitaires. L'arsenal Saint-Vincent sert de lieu de réception des blessés avant leur répartition dans les différents établissements. La présence d'hôpitaux dans les locaux de l'Institution pour jeunes filles sourdes-muettes et aveugles, dans la citadelle et à la gare complète la cartographie sanitaire.

Pour inhumer les nombreux soldats qui meurent à la suite des blessures reçues sur le champ de bataille, les Allemands décident la création de deux cimetières sur le Plateau, l'un à Saint-Vincent, l'autre près de la citadelle⁴¹. Le premier est établi dès les premiers jours de l'occupation sur l'emplacement situé devant la caserne Thérémin d'Hame. Son aspect est modeste : de simples croix de bois signalent les tombes des soldats ; il est précédé d'un petit pavillon d'entrée, en bois également, surmonté d'un clocheton et orné d'une croix de guerre, sur lequel est inscrite la sentence suivante : *Wer den Tod in heiligen Kampfe fand, Ruht auch in fremder Erde in Vaterland*⁴². En avril 1915, le cimetière est complètement transformé : « Un escalier en pierre bleue remplace le chemin escarpé qui y mène, le pavillon rustique d'entrée a disparu ; au lieu de simples croix de bois, des dalles de pierre décorées d'attributs militaires, drapeaux, canons, trophées où sont inscrits, français et allemands mêlés, les noms des morts. »⁴³ Pour rendre aux soldats morts l'hommage digne de leur sacrifice, le nouveau cimetière sa pare d'un aspect grandiose ; un monument y est érigé, au pied duquel un puissant lion symbolise la fidélité à l'empereur et à la patrie. Le second cimetière militaire, situé devant la citadelle, est plus tardif et présente un aspect nettement plus sobre, une petite palissade de bois délimitant un endroit planté de croix de bois.

Une population affamée

Les premiers renseignements qui parviennent en France libre sur la vie quotidienne de la population civile sont relativement rassurants. *L'Aisne*, organe de presse du Comité des réfugiés, rapatriés et prisonniers et de l'Association des sinistrés de l'Aisne, publie, le 18 juillet 1915, le témoignage de trois rapatriés laonnais : « Au point de vue alimentaire, les légumes ne font pas défaut et à vrai dire n'ont jamais beaucoup manqué. Certes, on fut gêné pendant quelque temps, mais relativement, au pain surtout. Les asperges ne pouvant être expédiées sont vendues à un prix dérisoire de bon marché ; le beurre arrive suffisamment [...] Les œufs vendus 0,25 F et 0,30 F sont baissés à 0,10 F par ordre de l'autorité militaire allemande. Le lait ne fait pas défaut, quoique n'en ayant pas en grande quantité, de même pour la viande. »⁴⁴ Un second témoignage décrit une situation nettement dégradée quelques

41. Le cimetière Saint-Just est jugé trop éloigné des hôpitaux par les autorités allemandes.

42. *Celui qui trouve la mort dans le combat sacré, même en terre étrangère repose dans la patrie.*

43. J. Marquiset, *op. cit.*, p. 106.

44. « Une lettre de Laon, juin 1915 », *L'Aisne*, 18 juillet 1915

mois plus tard : « La vie est difficile [...] Le lait s'obtenait assez aisément à un prix abordable, on trouvait encore des œufs à 30 centimes la pièce, mais il était défendu de les transporter. Le beurre devenait rare [...] Le pain – du pain complet – était rationné à 300 grammes par tête et par jour, sans distinction d'âge. Pour ce qui est de la viande, il n'est plus facile de s'en procurer. »⁴⁵

Le problème essentiel que connaît la population est celui de son approvisionnement alimentaire. « Nous avons faim », écrit Jean Marquiset. En effet, les réquisitions allemandes sont multiples et incessantes en ce domaine. Georges Ermant témoigne que le premier ordre que l'état-major allemand déposa sur son bureau, le 5 septembre 1914, portait sur la remise « de 25 mille kilos de jambon, 25 mille kilos de graisse, 25 mille kilos de lard, 25 mille kilos de tout ! »⁴⁶ Obligation est faite, le 24 février 1916, de livrer chaque semaine 500 œufs payés 7 pfennigs pièce⁴⁷. Le bétail et les volailles sont recensés, le nombre de porcs, de moutons et d'agneaux, celui des poules, des oies, des canards, des pintades et des dindes, des vaches à lait et de celles qui sont tarées, sont exigés pour organiser leur confiscation⁴⁸. Les réquisitions s'étendent aussi aux légumes et aux fruits des jardins potagers, « pour le 5 septembre les propriétaires devront indiquer par écrit à la commune les quantités approximatives de fruits mûrs »⁴⁹

La pénurie est diversement ressentie selon le niveau social des habitants ; si elle est dure pour les gens de condition modeste, elle est plus douce pour ceux qui peuvent payer des prix forts : « Nous n'avons pas été défavorisés à cause de la clientèle que mes parents recevaient et aussi du fait que maman avait de l'argent. [...] Il a fallu pourtant passer souvent par le marché noir qui a sévi tout de suite. En 1915-1916, un œuf valait 0,10 F-0,15 F au marché normal. Pour s'en procurer il fallait payer un mark. »⁵⁰

Pour subvenir aux besoins des plus défavorisés, la ville est réduite, au début de l'occupation, à ses propres ressources. L'aide sociale s'effectue par l'intermédiaire du Bureau de bienfaisance. Les bénéficiaires en sont les familles de mobilisés, les personnes évacuées du front et réfugiées à Laon, les vieillards, pensionnés et retraités, les indigents et les familles nombreuses, les petits fonctionnaires (instituteurs, facteurs) et les employés du chemin de fer, les familles momentanément dans la gêne et les chômeurs. Cette aide est en nature, pain, lait, pommes de terre, denrées diverses (sucre, café, sel, riz, oignons...), ou financière ; le 11 mars 1915, la municipalité décide le versement d'avances en argent de sommes modiques, de 5 à 30 F par mois et par ménage ; ces sommes sont déclarées remboursables après la guerre.

45. « Ce qui se passe à Laon », *Ibid.*, 16 janvier 1916.

46. G. Ermant, *art. cit.*

47. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand n° 91, 24 février 1916.

48. *Ibid.*, ordre allemand n° 46, 4 octobre 1915.

49. *Ibid.*, ordre allemand, 31 août 1915.

50. Bibl. mun. Laon, Pierre Leulier, *Souvenirs d'un galopin de Laon*, manuscrit publié dans le catalogue de l'exposition *Les Allemands à Laon*, Laon, 31 octobre – 15 novembre 1992, p. 27.

Cette aide reste néanmoins insuffisante. Soucieux d'assurer un approvisionnement sûr et régulier à ses concitoyens, le maire obtient, le 21 janvier 1915, l'autorisation de se rendre en France libre à la recherche d'une solution : « Ma douleur est profonde de me séparer de vous, même momentanément. Que je réussisse ou que j'échoue dans ma tentative de haute humanité, je reviendrai partager votre sort. »⁵¹ Fidèle à sa promesse, il rentrera quelques semaines plus tard avec un projet de ravitaillement par la Commission for Relief in Belgium (CRB), organisation humanitaire américaine créée en octobre 1914 pour alimenter la Belgique occupée. La CRB étend son action aux zones françaises envahies le 8 mai 1915. L'ensemble de la population bénéficie de ce secours, gratuitement ou non, « les indigents doivent recevoir les rations de toutes les denrées qui vous sont livrées. Le paiement peut être exigé des personnes qui notoirement ont des fonds à leur disposition. »⁵² L'action de la CRB est fondamentale pour la survie de la population avec la distribution régulière de vivres : 250 grammes de viande salée, 250 grammes de lard, 200 grammes de haricots, 100 grammes de céréales, 200 grammes de sucre, 100 grammes de sel, 70 grammes de café, 330 grammes de biscuits sont ainsi distribués par personne entre le 1^{er} et le 10 juillet 1917. Avec le retour de la farine, la ration de pain qui était de 100 grammes pour un adulte au 31 décembre 1914, est relevée à 250 grammes par jour et par tête sans distinction pour les enfants le 19 avril 1915, à 270 grammes en septembre 1915, à 400 grammes en mai 1916.

L'intervention de la CRB est tout aussi efficace pour l'habillement, améliorant la situation critique connue par nombre de Laonnois dont la garde-robe laissait à désirer. Dès août 1916, des vêtements et chaussures sont distribués et, à plusieurs reprises jusqu'en 1918, des chemises, des caleçons, des chaussettes, des souliers, des sabots ou des galoches sont attribués gratuitement aux plus nécessiteux ou vendus.

Malgré l'aide humanitaire de la CRB, le ravitaillement reste lacunaire pour certains produits indispensables. C'est pour ces raisons que la municipalité passe, en avril et novembre 1916, un accord avec les charbonnages de Mariemont-Bascoup en Belgique pour la livraison de charbon : 10 000 kilos de têtes de moineaux sont livrés le 21 novembre 1916. En 1917, elle crée, en accord avec les autorités allemandes, le « jardinage protégé » procurant un apport en produits frais ; apparaissent alors, un peu partout sur les pentes de la montagne, des écriteaux portant une affiche qui stipule que « les récoltes sont la propriété des propriétaires et ne peuvent être ni confisquées ni réquisitionnées. »⁵³ Malgré la mention que « l'entrée des jardins est interdite à tout militaire non autorisé », les vols sont fréquents, perpétrés par les soldats souffrant, eux aussi, de faim.

51. Arch. com. Laon, 4H 79, lettre de Georges Ermant à la population de Laon, 21 janvier 1915.

52. *Ibid.* 4 H 178, circulaire du Comité français d'alimentation et de la Commission for Relief in Belgium, 12 juillet 1915.

53. Arch. com. Laon, 4 H 219, jardinages et champs collectifs, affiche allemande.

Une population dépouillée

Dès le 19 septembre 1914, Georges Ermant émet une vive protestation contre le pillage des maisons abandonnées dont les troupes allemandes se rendent coupables : « Depuis ce matin [...] on vide complètement la maison d'une pauvre veuve, Madame Baligant, qui est partie pour suivre son père, un vieillard de 80 ans. J'ai en vain essayé d'intervenir. Le vin, le linge, tout disparaît et les pauvres blessés, que leur restera-t-il ? »⁵⁴ Le pillage sévit ; tout disparaît. Si le vin est bu sur place ou amené dans les cantonnements de la ville, le linge, les lainages, les vêtements sont envoyés en Allemagne où ils manquent. Très vite, ils seront réquisitionnés, envoyés à Berlin, désinfectés, traités et transformés à l'usage des soldats.

Le logement est aussi l'objet de réquisition. Les besoins de la population sont définis par les autorités occupantes : « En raison de l'importante occupation du district de la Kommandantur de Laon, la population doit se restreindre au strict nécessaire, et ce pour les familles jusqu'à deux adultes, à 1 chambre et 1 cuisine ; les familles de plus de deux adultes, à 2 chambres et 1 cuisine. »⁵⁵ Les pièces supplémentaires, notamment « les meilleures chambres », comme le précise l'ordre, « sont à laisser libres pour le cantonnement. » Cette servitude de logement est l'une des plus mal ressentie par la population : « Loger sous son toit l'envahisseur, le soudard grossier et ivrogne, toujours brutal même s'il n'est pas féroce, qui, lorsqu'il est repu, se vautre, sans quitter ses lourdes bottes, sans lâcher son mauser ni sa bouteille, sur le lit familial, c'est le martyr des femmes françaises dans les départements envahis. Trop de foyers de notre pays et de la malheureuse Belgique ont subi cette souillure. »⁵⁶

Les réquisitions ne portent pas seulement sur les denrées alimentaires, le linge et le logement. En raison des besoins de l'industrie de guerre, elles concernent la totalité des matières premières détenues par les individus : le cuivre, le laiton, l'étain, le bronze, le nickel, l'aluminium des ustensiles de ménage ou de cuisine ; le métal des boutons de fermeture de fenêtres et portes ; l'acier des coffres-forts ; la laine des matelas, « même ceux des chambres d'officiers »⁵⁷ ; le cuir des harnais des chevaux ; le mercure des thermomètres... Un recensement des biens détenus par la population est décrété le 13 septembre 1916 ; chaque habitant est tenu de déclarer le nombre d'assiettes plates, de creuses, d'assiettes à compote, de plats de tous genres, de soupières, de saucières ou de coquetiers qu'il possède, sans oublier les verres, dont les verres à Bordeaux, les petites et les grandes fourchettes, les cuillères, les couteaux, les louches à soupe, ordinaires ou d'orfèvrerie, les hachoirs à viande ou à légumes, les petites et les grandes marmites... Le matériel industriel des usines est pillé, brisé, détruit ou emporté

54. *Ibid.* 4 H 288, lettre de Georges Ermant à la commandanture, 19 septembre 1914.

55. *Ibid.* 4 H 254, ordre allemand n° 273, 7 octobre 1917.

56. Légende d'un dessin de Lucien Jonas, « L'intrus », *L'Illustration*, 31 octobre 1914.

57. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand n° 257, 17 août 1917.

en Allemagne : « La sucrerie de Vaux n'a nullement été détruite, mais tous les cuivres en auraient été soustraits et dirigés vers l'Allemagne, avec toutes les betteraves de la région et le matériel d'une sucrerie d'Aulnois. »⁵⁸

Les finances publiques sont dévastées. 7314528 F sont prélevés par les autorités allemandes comme contributions de guerre et plus de 300000 F d'amendes sont infligés à la ville sous des prétextes divers : « Ils se montrèrent exigeants lors des reconnaissances de nos avions qui vinrent bombarder la gare où passent entre 50 et 60 trains par jour. Une première visite, au cours de laquelle 20 Allemands furent tués en gare, coûta à la ville une indemnité de guerre de 125000 F ; à la seconde, la somme fut doublée. Il a fallu payer. La ville emprunta aux particuliers et leur donna en retour des billets municipaux. »⁵⁹ En effet, afin de remédier au manque de monnaie et faire face à ses charges, la ville émet, à partir de janvier 1915, des bons-monnaie municipaux et, ultérieurement, en collaboration avec d'autres communes, des bons régionaux. Ses ressources sont minimes, l'industrie étant presque inexistante, le commerce qui, dans un premier temps reste florissant⁶⁰, disparaît faute de réassortiments. « Les cafés sont ouverts. On n'y consomme que du café, la bière étant réservée aux Allemands et le vin ayant disparu. Les hôtels n'ont plus de clients puisque les habitants des communes éprouvent les plus grandes difficultés pour venir à la ville. »⁶¹

Une population surveillée, contrôlée, exploitée

Des décisions inhérentes à toute occupation sont prises par les autorités allemandes. Les déplacements sont limités et contrôlés : « La circulation des habitants à l'intérieur des limites de la Commandanture des Étapes de Laon est permise pendant les mois de mars à septembre inclus, de 5 heures du matin à 9 heures du soir. Les promenades de la ville peuvent être également fréquentées jusqu'à l'heure indiquée. »⁶² Des zones sensibles sont interdites, la gare et les environs du parc d'aviation où la circulation n'est permise qu'avec des laissez-passer. La population est comptée et répertoriée. Ordre est donné, le 31 janvier 1915, à tous les habitants de faire leur déclaration : 9720 personnes sont dénombrées. Chaque individu est doté d'une carte d'identité régulièrement renouvelée afin de faciliter le contrôle de la population. Et les hommes d'âge mobilisable sont tenus de se présenter à de régulières revues d'appel durant lesquelles leur

58. « Une lettre de Laon, juin 1915 », *L'Aisne*, 18 juillet 1915.

59. « Ce qui se passe à Laon », *Ibid.*, 16 janvier 1916.

60. « Une lettre de Laon, juin 1915 », *art. cit.* : « Les commerçants font des affaires : ainsi, M. Brucelle, place de l'Hôtel de Ville, leur a vendu toute sa bonneterie [...] M. Girardot leur a livré toutes les petites graines, pois, haricots, pour ensemercer leurs jardins. M. Barbier, bijoutier, a fait surtout beaucoup d'affaires avec eux en décembre, lors de leurs envois de cadeaux à leurs familles pour leurs étrennes. »

61. « Ce qui se passe à Laon », *art. cit.*

62. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand n° 207, 26 février 1917.

situation est minutieusement vérifiée.

Certaines mesures sont mal ressenties par la population civile. La correspondance avec la France libre est interdite, plongeant les habitants de la ville dans une extrême désolation : « Dire qu'il y a des gens qui savent jour par jour ce qui se passe, peut-on imaginer cela ! Des gens qui sont de « l'autre côté » qui voient nos soldats, leur parlent. [...] Martine pleura amèrement ce soir-là. »⁶³ Quelques-unes sont extrêmement vexatoires : l'heure allemande appliquée à partir du 30 avril 1915 ; l'interdiction faite aux habitants de « monter dans les voitures lors de l'ascension de la montagne »⁶⁴ dans le but de ménager les chevaux, cet ordre sera étendu, quelques jours plus tard, aux terrains plats. Une décision des plus mal acceptées concerne le salut obligatoire : tout habitant de sexe masculin est tenu, à partir du 8 septembre 1917, de se découvrir la tête devant les officiers. Déjà, en décembre 1914, les autorités allemandes avaient appelé la population masculine au respect qu'elle devait marquer vis-à-vis des troupes d'occupation : « Les sentiers des rues pittoresques de Laon sont fort étroits. Deux personnes ne peuvent se rencontrer sans que l'une d'elles marche sur la chaussée. Les soldats allemands sont fort polis. Ils s'écartent devant les femmes et les vieillards. Mais cela va sans dire que tout homme valide doit faire place pour laisser passer tout militaire allemand, que ce soit un officier ou un soldat. Sinon il s'expose à une punition bien brusque et bien méritée. »⁶⁵

Plus graves sont les actes qui portent atteinte à l'intégrité des individus. Les faits de violence sont nombreux : « Revenant du front plein de haine et de rage, dégouttants de sang et de boue ; ils [les soldats allemands] se vengeaient sur les femmes des misères de la guerre qu'ils avaient déchaînées. Enfant battu à coups de cravache, vieille femme insultée, tout était bon pour apaiser leurs colères. »⁶⁶ Des viols sont à déplorer : « La fille de la vieille Eugénie, Marie Gazé, avait été attaquée dans sa maison, rouée de coups, à demi assommée elle s'était défendue comme une lionne et, près de succomber, avait dit à son enfant : Appelle les voisins, y va tuer maman. Et l'enfant affolé courait dans la cour, appelait et revenait, frappant la brute ennemie de ses petits poings fermés. Et devant cette lionne et son lionceau il avait fui. »⁶⁷

Les mesures de police sont certainement ce que les Laonnois supportèrent le plus difficilement. Les emprisonnements sont fréquents : le 20 mars 1918, deux ouvriers, MM. Maillard et Doffémont, sont condamnés à 14 jours d'arrêts sévères « pour avoir circulé assez longtemps dans la contrée d'opérations. »⁶⁸ Au début de 1918, deux employés municipaux sont accusés de faire des signaux aux troupes françaises en manœuvrant les aiguilles de l'horloge de la mairie ; enfermés vingt-quatre heures à la citadelle, ils sont relâchés lorsqu'il fut prouvé que, à

63. A. Méléra, *Les Filles de Jephté*, op. cit.

64. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand n° 231, 23 mai 1917.

65. *Journal de guerre*, 2 décembre 1914.

66. A. Méléra, *Les Filles de Jephté*, op. cit.

67. *Ibid.*

68. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand n° 308, 20 mars 1918.

cause de l'absence des rouages qui avaient été emportés par les Allemands, les aiguilles de l'horloge tournaient tout simplement sous l'action du vent. Les femmes sont enfermées dans la prison de la Congrégation alors qu'une partie de la citadelle est transformée pour emprisonner les hommes.

Contrôlée, humiliée, enfermée, la population est aussi exploitée. En juin 1915, obligation est faite aux propriétaires des champs d'effectuer la récolte des foins par tous les moyens qui sont à leur disposition ; tous les ouvriers agricoles sont alors réquisitionnés. Le ramassage des pommes de terre donne lieu à de semblables services de travail obligatoire. En 1917, des colonnes de travailleurs, *Arbeiter-Kolonnen*, sont créées pour des corvées de voirie, la construction et la réfection des voies ferrées, l'établissement de lignes téléphoniques ou télégraphiques : « Tous les hommes mobilisables de 17 à 51 ans, désignés ci-dessous, vont être occupés dans des colonnes d'ouvriers à l'intérieur de la contrée occupée. [...] Il y aura lieu de se munir de ravitaillement pour jusqu'au 11 courant. »⁶⁹ Les enfants de 9 à 14 ans doivent, sous la surveillance de leurs maîtres, se livrer à la récolte des orties. Ceux de 14 à 17 ans balayent les rues, nettoient les cantonnements ou enlèvent les ordures. Les filles ne sont pas exemptées de ces obligations : fabrication de charpie, nettoyage des *Kasino*, confection de toiles destinées au camouflage. « En octobre ou novembre 1916 ils ont réquisitionné des jeunes filles (choisies parmi la bourgeoisie) pour aller rabattre le gibier »⁷⁰

Pour faire accepter toutes ces mesures d'exception, la propagande allemande s'active. En ce domaine, la presse est le moyen le plus efficace utilisé par les occupants. Laon voit le premier journal allemand imprimé en français et destiné à la population française, le *Journal de guerre*. Le premier numéro, tiré à 25 000 exemplaires, paraît le 28 octobre 1914 et est distribué gratuitement. Composé essentiellement de communiqués allemands, certains articles tentent de donner une image positive des soldats allemands : « Dès les premiers jours de l'occupation allemande, les rues de Laon étaient vides. La ville semblait morte, tant le calme y était grand. [...] Une telle situation ne pouvait être de longue durée. Après quelques jours, les provisions étant épuisées, il fallait sortir coûte que coûte. C'est alors que l'on se trouva en présence de ces hommes que l'on craignait tant. Tout d'abord on passait très vite sur les étroits trottoirs, la tête basse, sans la détourner, comme le lièvre traqué par un chasseur. Puis, peu à peu, on pouvait voir ces mêmes personnes, moins craintives, répondre même avec complaisance aux questions posées, tendre la main et parfois même sourire. On commençait à comprendre que les soldats allemands n'étaient pas plus mauvais que les français. »⁷¹ Le *Journal de guerre* connaît huit numéros et s'interrompt le 23 décembre pour être remplacé par la *Gazette des Ardennes* publiée à Charleville. Contrairement au *Journal de guerre*, la *Gazette* adopte une physionomie française : même grand format, même présentation que les journaux français, une rédaction dans une langue française des plus courantes. Lu

69. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand n° 367, 8 octobre 1918.

70. Bibl. mun. Laon, Pierre Leulier, *Souvenirs d'un galopin de Laon*, manuscrit publié dans le catalogue de l'exposition *Les Allemands à Laon*, Laon, 31 octobre – 15 novembre 1992, p. 32.

71. *Journal de guerre*, 25 novembre 1914.

essentiellement pour la liste de prisonniers qu'il donnait et pour se tenir au courant des opérations militaires, à condition d'y déceler la part de la réalité et des mensonges, ce *Journal des menteurs* comme fut surnommée la *Gazette*, paraît de novembre 1914 à la fin de la guerre.

Les Allemands favorisent la collaboration. Un avis daté du 13 octobre 1916 appelle la population à remettre des articles pour la *Gazette des Ardennes*, « toute ligne insérée sera payée 20 centimes »⁷² De Laon parviennent alors des articles d'inspiration poétique signés Yvette Musset ; sous des titres apparemment inoffensifs, *Matinées de novembre*, *Unis dans la mort*, *Confidences*, ils décrivent la bonté des soldats allemands, le respect des forces d'occupation vis-à-vis de la population civile... bref, ils reprennent les éléments de la propagande allemande : l'Allemagne qui n'est pas responsable de la guerre désire avant tout la réconciliation et la paix.

La délation est bien réelle ; Jean Marquiset rapporte dans son journal que nombre des perquisitions effectuées par le lieutenant de police Fuerwentsches l'ont été « suite à des dénonciations que l'on dépose, la nuit venue, à la police militaire. »⁷³

À la libération de Laon, les journaux relatent les arrestations d'Émile Thomas, policier allemand d'origine alsacienne attaché à la Kommandantur de Laon, et de M. Toqué, collaborateur à *La Gazette des Ardennes*. Émile Thomas est accusé d'avoir contribué, entre autres, à faire fusiller MM. Fricotaux, Évrard et Dubois, maire, adjoint et garde-champêtre d'Anguilcourt-le-Sart, soupçonnés d'avoir apporté leur aide à des tirailleurs algériens restés derrière la ligne de front au moment de la retraite de 1914. Quant à M. Toqué, il est poursuivi pour dénonciations auprès de l'ennemi et pour collaboration avec les Allemands, sa maison étant un lieu de réunion pour les officiers à qui son épouse « faisait les honneurs d'un salon où l'un d'eux s'amusait ferme. »⁷⁴ Avec ces deux individus, ce sont vingt-cinq personnes qui seront poursuivies par le Conseil de guerre en août 1919, procès suivi par la presse sous l'appellation des *Dénonciateurs de Laon*. Onze condamnations à mort, dont celle de M. Toqué, sont prononcées ; Mme Toqué, dont le Ministère public avait pourtant abandonné les poursuites, est condamnée aux travaux forcés, probablement en raison du ressentiment populaire envers les « filles à soldats ». Émile Thomas est condamné pour violences à un an de prison avec sursis.

Si les faits de collaboration sont réels, ceux de résistance le sont aussi, mais restent exceptionnels. Le rapport dressé par la Commission militaire instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi relate la participation du gardien-chef de la prison de Laon et de son greffier à l'évasion d'un officier français au début de l'occupation. Dénoncés, ils sont jugés par le Conseil de guerre allemand qui, faute de preuves, les poursuit pour détournement de vivres et mau-

72. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand n° 172, 13 octobre 1916.

73. J. Marquiset, *op. cit.*, p. 92.

74. *L'Aisne*, 19 janvier 1919.

vais traitements envers les détenus ; les Allemands libèrent deux prisonniers de droit commun qui servirent alors de témoins à charge. Autre exemple est celui de l'abbé Dessaint, curé de Saint-Martin, qui utilise le bulletin paroissial pour propager des écrits patriotiques ; les numéros des *Échos religieux de Saint-Martin de Laon* sont saisis et détruits, l'abbé est condamné, le 16 juin 1915, à 6 mois de cellule et à la déportation en Allemagne, et la paroisse, coupable d'excitation de la population civile, à 6000 marks d'amende. C'est plutôt à une résistance de cœur que se livrent les Laonnois avec une croyance indéfectible en la victoire française et à la libération qu'ils espèrent, à tous moments, être proche.

Le tournant de l'année 1917, une ville en guerre

Jamais l'espérance d'être prochainement libérés n'est aussi forte qu'au moment de l'offensive du 16 avril 1917 sur le Chemin des Dames : « De rares prisonniers français arrivent à Laon le 17 ; leur attitude est fière, et, bien que sévèrement gardés, ils annoncent en quelques mots rapides que les Français avancent et seront à Laon dans un jour ou deux... Les Allemands commencent l'évacuation de la ville : l'espoir devient une certitude. »⁷⁵ Pourtant, l'offensive est, en moins de 24 heures, un échec total. L'espoir de la délivrance prochaine s'évanouit au fur et à mesure que s'estompe le bruit du canon.

Avant les opérations militaires du 16 avril, après la découverte sur le cadavre d'un officier français du plan détaillé de l'attaque de Nivelles, les troupes allemandes (16000 soldats) affluent sur Laon dès le mois de mars. La ville change de physionomie, elle n'est plus qu'un vaste casernement : « L'hôtel de ville n'échappe point aux transformations qu'ils font subir à la ville : ils agrandissent la Kommandantur, rétablissent le *Kriegsgericht* (tribunal de guerre) dans la salle des mariages, s'emparent de la loge du gardien pour y mettre le service des travailleurs civils. [...] On annonce l'arrivée d'importants détachements de cavalerie à Ardon où ils s'emparent de tous les bâtiments disponibles jusqu'à l'école provisoire qui avait été épargnée jusque-là. »⁷⁶ Du 10 au 11 mars, six cents chevaux sont parqués dans la nef de la cathédrale. L'état-major de la 7^e armée est transféré à Marle le 12. La ville se prépare à l'attaque. Elle est touchée par les premiers obus le 14 avril à 8 heures du matin ; durant toute la journée, la caserne du Champ Saint-Martin, le pont de Saint-Marcel et le quai militaire de la ligne d'Hirson sont les objectifs des tirs alliés : « C'est un spectacle si nouveau que beaucoup de Laonnois se sont rendus sur la promenade du Nord pour voir éclater les obus. »⁷⁷ Pour limiter ces rassemblements, interdiction est faite à la population de se déplacer sur les remparts, de « s'arrêter inutilement et [de] marcher à plus de 5 personnes ensemble. »⁷⁸ Les postes sanitaires se multiplient, des postes légers sont installés sur les promenades à l'abri

75. Général Mangin, « Le martyr et la délivrance de Laon », *Le Monde illustré*, 21 janvier 1922.

76. J. Marquiset, *op. cit.*, p. 192.

77. *Ibid.*, p. 204.

78. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand, 16 avril 1917.

des arbres tandis que la cathédrale est transformée en *Feldlazarett 137* (ambulance de campagne) pour installer les grands blessés difficilement transportables ; des lits sont disposés tout au long de la nef et des bas-côtés, la sacristie et la salle du chœur servent de salles d'opérations.

L'espoir renaît pendant les combats de la Malmaison, du 17 au 22 octobre 1917. Les résultats de cette bataille sont un léger déplacement du front jusqu'à Pinon, Urcel et Pargny qui placent Laon sous le feu des canons français. Les bombardements recommencent sur la ville ; la gare et les quartiers sud et ouest, Semilly, Leuilly, La Neuville et Ardon, sont touchés. Ils sont évacués et interdiction est faite le 2 novembre d'y pénétrer sauf pour y terminer les récoltes des jardins. Comme en avril, la cathédrale est transformée en *Lazarett* et reçoit les blessés des hôpitaux situés à l'ouest du Plateau, trop exposés aux tirs de l'artillerie française.

L'année 1918 confirme la situation de la ville dans la guerre. Elle est régulièrement bombardée par les avions et les canons alliés. Du 26 mars au 28 mai, 7830 projectiles tombent sur la ville faisant 26 tués et 31 blessés civils. Le soir de Pâques, un obus éventre l'église Saint-Martin. Le 1^{er} avril, un autre éclate sur un convoi funéraire qui accompagnait deux cercueils de l'église de Vaux vers le cimetière Saint-Just. L'un des cercueils est pulvérisé, trois porteurs sont tués ainsi que neuf autres personnes, et il y eut de nombreux blessés ; la population est bouleversée par ce drame : «Le bruit qui court en ville aussitôt répand la terreur. Les passants se font plus rares, on se terre dans sa cave.»⁷⁹

Le noir intense de l'occupation

L'occupation de la ville se modifie avec l'arrivée des combats en son sein. Le repli du quartier général de la 7^e armée est suivi par celui des services annexes ; même les commerçants allemands fuient, l'horloger quitte la ville le 19 avril 1917. Le pillage reprend de plus belle, les officiers font suivre leur mobilier sur Marle. Ces officiers d'état-major sont remplacés par les officiers du front au comportement bien différent : «L'officier qui vient du front a le tort de s'y croire encore ; il arrive avec les mœurs rudes et brutales des tranchées. [...] Il est sale, très sale ; il apporte de la boue et de la vermine qu'il laisse dans ses draps ; il encombre les maisons de tout le matériel le plus varié que l'on puisse imaginer, batterie de cuisine, poêle, matelas, caisses de vaisselle. [...] Avec de telles gens, il faut une patience extrême, savoir tout supporter, ne rien dire, ne pas réclamer et se laisser voler à l'occasion.»⁸⁰

Les réquisitions s'intensifient. Le 23 avril 1917, la Kommandantur ordonne la déclaration de toutes les armoires glacières et une nouvelle réquisition des cuivres. Le 20 juin, «la récolte des groseilles à maquereaux, fraises, gro-

79. J. Marquiset, *op. cit.*, p. 253.

80. *Ibid.*, p. 198.

seilles, cerises, prunes et framboises est confisquée dans les proportions de 5/6 ; 1/6 sera laissé à la population.»⁸¹ Sous prétexte de procurer l'habillement à la population civile travaillant pour l'autorité militaire, les Allemands n'hésitent pas, au début de l'année 1918, à dépouiller les habitants de leurs derniers biens : « Les besoins individuels sont fixés comme suit : pour la population masculine à 2 paires de bottines ou souliers, 3 complets, 3 chemises, 3 caleçons, 4 paires de chaussettes ; pour la population féminine à 2 paires de bottines ou souliers, 3 robes, 3 chemises, 3 pantalons, 4 paires de bas. »⁸²

Le pillage des ressources de la ville s'intensifie. Le 12 juin 1917, les tuyaux de l'orgue de la cathédrale sont démontés. Le 3 juillet, les cloches sont brisées à l'exception de celle de la tour de l'horloge, tout comme celles de l'église Saint-Martin. Les statues de la ville sont déboulonnées, notamment celle du groupe des instituteurs de l'Aisne fusillés par les Prussiens en 1870, considérée par les forces d'occupation comme une insulte et un défi. La ville est frappée de lourdes contributions de guerre : un million le 11 mai 1917 dont 454 644 F pour sa propre participation et 454 984 F en compensation de tributs non versés par des communes de l'Aisne et du Nord ; 1 262 000 F payables les 28, 30 juillet, 1^{er} et 3 août 1917 sous peine de prise d'otages. « Rien n'était fait à la légère, tout répondait à un plan, concourait à un but. Détruire, anéantir, torturer. »⁸³

Évacuations et rapatriements

Les opérations militaires de l'année 1917 ont une conséquence dramatique pour les habitants : les évacuations. Les premières, individuelles, concernent les ouvriers employés dans les services allemands repliés à l'arrière du front ou les malades délogés de leurs lits pour laisser la place aux blessés allemands. Le 12 mars 1917, les abattoirs sont déplacés sur Hirson, les bouchers et charcutiers y travaillant suivent le mouvement ; les employés de la télégraphie connaissent un sort similaire le 19 avril. Le 9 avril, 339 hospitalisés de Montreuil sont envoyés dans la région d'Anvers. La plupart de ces évacués réussissent à emporter tout ou partie de leurs biens, petit mobilier, linge, ustensiles de cuisine indispensables. Environ six cents évacuations sont comptabilisées pour cette période.

Les évacuations consécutives aux bombardements français du mois d'octobre sur les quartiers sud et ouest de la ville se déroulent dans des circonstances bien plus dramatiques. Elles sont massives et soudaines. Ce sont près de 2 300 habitants qui sont brusquement déplacés sans qu'ils soient autorisés à trouver une autre solution. L'évacuation des habitants de Leuilly qui s'étaient réfugiés sur le Plateau et espéraient y rester, est décrétée le 26 octobre vers Aubenton. Celle des habitants d'Ardon et de La Neuville s'effectue le 31 à destination de

81. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand, 20 juin 1917.

82. *Ibid.*, ordre allemand n° 296, 6 février 1918.

83. J. Marquiset, *op. cit.*, p. 2.

Sains-du-Nord. Les conditions de ces expulsions sont déplorables, notamment leur transfert vers la gare d'Athies : « Ces pauvres gens que l'on chasse de chez eux, sous prétexte qu'il y a danger à y rester, s'en vont en un lamentable troupeau poussant des brouettes, des voitures d'enfants chargées de sacs. À peine ont-ils quitté leurs maisons que les Allemands y pénètrent et se mettent à piller. »⁸⁴ Les bombardements de mars et avril 1918 entraînent le départ de 400 autres habitants des faubourgs de la ville basse.

Plus tôt dans la guerre, un premier type de déplacement avait touché la population : les rapatriements. Fin mars 1915, les autorités allemandes décident de permettre le départ vers la France libre d'un certain nombre de personnes. Les critères en sont très restrictifs : « Il est envisagé pour alléger les difficultés de l'alimentation de la population d'en expédier une partie par la Suisse vers la France. Il entre en question pour ceci : a) Personnes masculines, tous ceux au-dessous de 14 ans et au-dessus de 60 ainsi que les infirmes et les impropres au service et au travail. b) Personnes féminines, jeunes filles au-dessous de 15 ans, les prostituées ainsi que les femmes et filles inactives et qui séjournent en ville. »⁸⁵ Le 16 mai, 220 personnes profitent de ce premier départ ; parmi celles-ci se trouvent 120 mendiants et prostituées et 89 individus sortis de prison. Elles purent se munir de cinquante kilos de bagages, mais il leur fut interdit de prendre tout écrit, courrier et imprimé. Le voyage, les soins et la nourriture étaient gratuits.

Un second rapatriement a lieu le 10 janvier 1916. Au contraire du précédent, les critères de sélection sont plus ouverts et permettent un départ volontaire, les postulants devant, au moment de leur inscription sur une liste, en indiquer les motifs. Il fut permis d'emporter des papiers et des photographies de famille. 350 personnes profitèrent d'un troisième départ le 4 décembre 1916. Le dernier qui rassemble 664 personnes a lieu le 9 janvier 1918. En totalité près de 2 200 Laonnois bénéficient des rapatriements vers la France libre.

Souvent espérés, intensément souhaités, toujours difficiles à obtenir (les Allemands remaniant les listes à leur convenance), les rapatriements restent néanmoins un déchirement du cœur, un renoncement : « Ceux qui sont autorisés à s'en aller préfèrent tout abandonner, leurs maisons, leur mobilier qui sera pillé, ils s'en doutent bien, tous leurs intérêts plutôt que de passer encore un hiver de privations et de souffrances. Chacun va les trouver pour les prier de donner des nouvelles aux parents de France et comme on ne peut pas leur confier de lettres, on leur remet des adresses écrites à la plume sur un morceau d'étoffe, un bout de galon qui seront glissés dans la doublure d'un vêtement. »⁸⁶

1918, la libération

Paradoxalement, la libération commence avec les offensives allemandes

84. *Ibid.* p. 236.

85. Arch. com. Laon, 4 H 254, ordre allemand, 10 mars 1915.

86. J. Marquiset, *op. cit.*, p. 181.

du printemps 1918, derniers barouds d'honneur de l'armée acculée à jouer ses derniers atouts avant l'engagement des forces américaines dans le conflit. Le 21 mars, le front est percé sur la Somme. Une énorme poche vers Amiens et Compiègne est créée, mais les buts du commandement allemand ne sont pas atteints ; grâce au soutien français, l'armée anglaise ne s'est pas effondrée, la route vers Paris n'a pas été ouverte. Une seconde offensive, déclenchée le 9 avril dans les Flandres, échoue face à la résistance des forces françaises. Décidée à jeter dans la bataille ses dernières forces, l'armée allemande attaque le front français sur le Chemin des Dames le 27 mai. L'avance est foudroyante : après une préparation de l'artillerie plus puissante que jamais à 1 heure du matin, les troupes allemandes traversent le Chemin des Dames à 5 heures, sont sur l'Aisne à 8, sur la Vesle une heure plus tard ; elles avanceront de plus de vingt kilomètres en moins de 24 heures.

Le désarroi est total chez les civils : «Le découragement s'empare vite de la population déjà déprimée par le trop long bombardement et par cette existence misérable faite de privations qui semble devoir se prolonger encore. Il aurait fallu quelques heures pour nous délivrer, et voilà qu'ils reculent, et tout est à recommencer. La délivrance, comme une illusion, s'enfuit.»⁸⁷ Après plusieurs mois de canonnades, le silence se rétablit sur la ville. Les prisonniers anglais et français affluent, 13 000 environ, entassés dans la citadelle ou sur les remparts de la ville. L'inspection des étapes qui avait fui en 1917 est rétablie à Laon le 1^{er} juin et, le 2 juillet, la Kommandantur, qui avait trouvé un refuge plus sûr dans un immeuble de la rue Sérurier, se réinstalle à l'hôtel de ville. Le 2 juin est célébré à la cathédrale le *Siegesandacht*, le Concert de la Victoire. La vie antérieure semble reprendre ses droits. La circulation dans les faubourgs de la ville basse, interdite depuis plusieurs mois, est à nouveau autorisée, le couvre-feu est repoussé à 9 heures pour permettre la culture des jardins. Forts de leurs succès, les Allemands permettent même à la population civile de visiter, deux fois par semaine, les prisonniers de la citadelle. Et, ultime humiliation infligée à la population, l'ordre de saluer les officiers allemands est rappelé à plusieurs reprises.

Le 18 juillet la contre-offensive française s'effectue. L'armée du général Mangin connaît ses premiers succès dans la forêt de Villers-Cotterêts et avance inexorablement en direction de la ville. «C'est avec joie que les Laonnois reçoivent de nouveau les obus français. Car au pied de la montagne de Laon se nouent d'importantes voies ferrées dont l'Allemand a perfectionné le tracé. L'artillerie française calcule son tir de façon à épargner la ville, mais il reste les coups anormaux. Un gros obus atteint le théâtre au milieu d'une représentation où s'entassait la garnison : une trentaine d'Allemands sont atteints.»⁸⁸ La ville retrouve les tourments de la guerre : bombardements, destructions, corvées et travaux obligatoires, interdictions diverses, peur et anxiété. Les 9, 10 et 11 octobre, des colonnes d'ouvriers sont dirigées vers Cilly, Voharies et Saint-Gobert. Le 11 octobre,

87. *Ibid.* p. 259.

88. Général Mangin, *art. cit.*

le dernier ordre allemand limite la circulation de la population «au strict nécessaire» de 8 heures du matin à 5 heures du soir. Le même jour, le maire, Georges Ermant, est désigné comme otage et doit quitter Laon. Dans la nuit du 12 au 13, les Allemands détruisent l'infrastructure routière et les transports de la ville, le tunnel et le viaduc du tramway sont mis à terre.

Le 13 octobre, un dimanche, à 10 heures 15, les troupes françaises pénètrent dans la ville par la porte de Soissons. Le Général Mangin fait son entrée dans l'après-midi : «D'énormes entonnoirs coupaient les routes qui gravissent la colline de Laon. Il fallut quitter mon auto et continuer à pied, ma canne de tranchée à la main. C'est dans cet équipage, suivi d'un officier d'ordonnance, que j'arrivais aux portes de la ville. Là aussi j'étais attendu sans m'être annoncé. Les braves gens ! Ils ne m'ont pas fait de discours ; les plus éloquents allaient jusqu'à me dire : «Enfin ! c'est vous ! Vous voici !» Mais la plupart se contentaient de me serrer les mains en balbutiant : «Bonjour, Monsieur!» Les visages émaciés souriaient à travers les larmes. Des vêtements d'avant guerre flottaient autour de leurs corps amaigris ; les petits enfants, aux joues creuses, les jambes torsées, faisaient pitié ; en me présentant son gamin tout chétif, une mère en deuil me dit en pleurant : «Son petit frère est mort : tout le lait était pour les Boches.»⁸⁹

Francis PIGEON

89. Idem.